

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

FÉVRIER 1947

- CLAUDE DUBOIS : *LA VIE PRIVÉE EN ATTIQUE : LES REPAS,  
L'HABITATION*
- THOMAS GREENWOOD : *LA PENSÉE DE GUY DE BRUÈS*
- BENOIT BROUILLETTE : *LE MÉTIS CANADIEN*
- ROGER DUHAMEL : *IMAGES DE PÉGUY*
- REX DESMARCHAIS : *COMMENT JE VOIS PAUL VALÉRY*

69

À MONTRÉAL — 2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL

# Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



## COMITÉ EXÉCUTIF :

Me Emile Massicotte, président  
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président  
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président  
Me Maurice Trudeau, c.r., secrétaire  
Lt. colonel Urgel Mitchell, trésorier  
M. Roger Duhamel, président du Comité de Publication  
M. Jules Labarre, président sortant de charge  
Dr Louis-Charles Simard, ancien président  
Dr Stéphen Langevin, ancien président  
Président d'honneur : M. Edouard Montpetit

## CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :  
Agronomie : M. Roméo Martin et  
M. William Houde  
Chirurgie dentaire : Dr Gérard Plamondon et  
Dr Jacques Demers  
Droit : Me Paul Galt Michaud et Me Marcel  
Côté  
H.E.C. : M. Jean Nolin et Jean C. Aubry  
Lettres : M. Jean Houpert et M. Gérard  
Aumont p.s.s.  
Médecine : Dr Roma Amyot et Dr Emile  
Blain  
Médecine vétérinaire : Dr J.-A. Viau et  
Dr Joseph Dufresne  
Optométrie : M. Edgar Lussier et M. Jean  
Hotte  
Pharmacie : M. René Boudrias et  
M. Rodolphe Dagenais

Philosophie : M. Gérard Barbeau et Rév.  
Père Albert Landry, o.p.  
Polytechnique : M. Marc Boyer et M. Roland  
Bureau  
Sciences : M. Abel Gauthier et M. Roger  
Lamontagne  
Sciences sociales : M. François DesMarais et  
M. Albert Mayrand  
Théologie : M. l'abbé H.-G. Palardy et  
M. l'abbé Irénée Lussier  
Le président de l'Association générale des  
étudiants :

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx;  
Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette  
(H.E.C.)  
Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.  
Conseillers juridiques : Me Roger Brossard,  
C.R., Me Damien Jasmin, C.R.



## COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. Roger Duhamel, président, Robert  
Charbonneau, Dollard Dansereau, Jean-Marie  
Morin, Marcel Raymond.

## COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr  
Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean  
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr  
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques  
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

## COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie  
Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs  
Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest  
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald May-  
rand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbon-  
neau, Me Éméry Beaulieu, M. Étienne Crevier,  
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés  
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans l'Action Universitaire n'engagent que la responsabilité  
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. L'Action Universitaire paraît chaque  
mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



# SOMMAIRE



La Vie Privée en Attique : les repas, l'habitation .....	<i>Claude Dubois</i>	2
La Pensée de Guy de Bruès .....	<i>Thomas Greenwood</i>	7
Le Métis Canadien .....	<i>Benoit Brouillette</i>	10
Images de Péguy .....	<i>Roger Duhamel</i>	13
Comment je vois Paul Valéry (suite) .....	<i>Rex Desmarchais</i>	19
Georges Pelletier .....	<i>Roger Duhamel</i>	23
Echos et Nouvelles .....		25
La technique et l'homme .....	<i>Rév. Père Mailloux</i>	28



# LA VIE PRIVÉE EN ATTIQUE: LES REPAS, L'HABITATION

*Claude Dubois*

professeur d'histoire et de géographie au Collège Stanislas

Le peuple athénien "croqueur de fèves", était renommé pour sa sobriété. Elle était due très certainement au climat qui n'engageait pas aux lourds repas, mais aussi à la pauvreté de la terre et au manque de ressources naturelles. Les Béotiens qui habitaient un pays au sol gras et riche, giboyeux et poissonneux étaient au contraire de leurs voisins de gros mangeurs. Dans une de ses pièces, Aristophane fait énumérer par un de ses personnages, Thébain, quelques unes des richesses de cette contrée: "origan, pouliot, natus, mèches, canards, choucas, francolins, poules d'eau, roitelets, plongeurs, oies, lièvres, anguilles de Copais" (ce dernier poisson était renommé dans tout le monde grec). Les Athéniens qui ne dédaignaient d'ailleurs pas de pareils mets aimaient à se moquer de la glotonnerie béotienne qui répugnait à leur frugalité. L'essentiel de l'alimentation des habitants de l'Attique était constitué par les céréales (pain de froment, ou pour les plus pauvres, bouillie de farine d'orge). A la campagne, les paysans faisaient eux-mêmes leur pain; des boulangers se chargeaient de cuire celui des citadins. Outre cela, on se contentait généralement de quelques oignons, d'un peu de laitue, de fèves,

de fruits (figues et olives surtout) de miel et de fromage. On mangeait peu de viande, sauf dans les repas de riches et aux grandes occasions: on faisait alors cuire de l'agneau, du porc ou du boeuf, où l'on mangeait du gibier, mets très apprécié de ceux dont la bourse permettait l'achat de lièvres, de faisans, de perdrix ou de cailles. On remplaçait la viande par de la charcuterie (saucisses et pâté), ou plus souvent par du poisson. Les Athéniens, peuple de marins faisaient une grosse consommation de poisson séché ou salé. Comme boisson, on utilisait plus l'eau que le vin.

Il ne faudrait pas cependant conclure de tout cela que les Athéniens ne savaient pas faire bonne chère ni goûter le bon vin. Les paysans et les pauvres "mangeaient le même thym", disait-on, c'est-à-dire vivaient d'une vie sobre. Mais il y avait des gourmets et même de vrais gourmands surtout parmi ces riches Athéniens qui pouvaient mettre dans un seul repas l'argent que déboursait le pauvre pour la nourriture de toute une année. Aristophane, avec une délectation de bon vivant, fait débiter à l'un de ses personnages de **l'Assemblée des femmes** l'impressionnante et amusante liste des mets



d'un de ces repas de riche: patelles, saline, raies, mustelles, remoulade de restants de cervelles assaisonnée de silphium et de fromage, grives arrosées de miel, merles, ramiers, bisets, coqs, fritures de muges, bergeronnettes, pigeons, lièvres, croquants en forme d'ailes macérés dans du vin cuit.

Il y avait trois repas par jour. Le matin, au réveil, l'Athénien prenait un déjeuner léger, un peu de pain et de boisson. A midi avait lieu une deuxième collation, plus substantielle que la première. Le soir enfin on prenait le dîner qui comprenait généralement deux services, poissons, légumes, viandes d'une part, fruits et gâteaux de l'autre. A l'occasion de ces repas, on invitait fréquemment des amis. Aristophane nous a transmis des exemples de formule d'invitation: "Venez chez moi de bonne heure, vous et vos enfants, après vous être baignés." On mangeait mollement étendus sur des lits, appuyés sur le coude. Sur le même lit, pouvaient trouver place deux ou trois convives. Les esclaves amenaient les plats sur de petites tables qu'ils plaçaient devant les convives. On n'utilisait ni cuillère ni fourchette; on mangeait parfois la soupe avec des morceaux de pain creusés, mais pour les autres plats on se servait de ses mains. Pour s'essuyer on avait recours à ses cheveux ou à de la mie de pain que l'on jetait ensuite à des chiens attachés sous la table.

Aux grandes occasions, les riches organisaient à la tombée du jour des soupers somptueux d'où la sobriété était totalement exclue. Le repas qui commençait au crépuscule était alors plus copieux et plus raffiné. Mais surtout il était suivi d'un "symposion", c'est-à-dire d'une grande beuverie. Aristophane nous a plusieurs fois décrit les préparatifs de telles orgies,

ainsi dans "l'Assemblée des femmes": "Les tables sont là, chargées de toutes bonnes choses et toutes préparées. Sur les lits, peaux et tapis sont entassés. On mélange les vins dans les cratères, les parfumeuses se tiennent à la file, les tranches de poisson sont sur la braise, les morceaux de lièvre à la broche, les galettes au four; on tresse les couronnes, on grille les friandises; des marmites de purée sont cuites. . . ou encore dans les **Acharniens**: Tout est prêt, tables, coussins, tapis, couronnes, parfums, friandises, — les courtisanes y sont—galettes, gâteaux, pains de sésame, tartes, danseuses, le chant "Bien aimé Harmodios". Celui qui offrait le banquet faisait jeter des plumes devant sa porte pour indiquer qu'un somptueux festin se donnait chez lui. Les amis arrivaient et l'on se mettait à table. "Le dîner proprement dit terminé, on commençait le symposion par une invocation au Génie. Puis les convives couronnés se mettaient à "boire de compagnie". On faisait entrer les joueuses de flûte pour beaucoup originaires de Dardanie et l'on passait la nuit à vider les coupes, à chanter des chansons de table et à assister aux évolutions des danseuses, des acrobates et des acteurs. Les Athéniens méprisaient les Macédoniens qui s'enivraient lourdement et ils mettaient dans leurs excès eux-mêmes un raffinement inconnu des "barbares". C'est ainsi par exemple que l'on suçait des biscuits salés pour attiser la soif et que l'on graduait les vins. On goûtait particulièrement les vins d'Asie, de Pramnios ou de Thasos par exemple. Lourds et spiritueux, ils étaient préparés avec soin. On les coupait avec de l'eau dans le "dinos," grand vase à mélanger. Les serviteurs puisaient dans ce cratère à l'aide d'un petit récipient le breuvage qu'ils allaient ensuite verser dans les coupes. Tout en buvant, les invités croquaient des pois chiches



grillés. Les buveurs parlaient beaucoup pendant ces banquets et souvent de sujets fort sérieux concernant la politique ou même la philosophie. Chacun prenait alors la parole à tour de rôle selon un ordre fixe. Les Athéniens étaient de ces gens que le vin rend loquaces et raisonneurs. Il ne faut pas nous en plaindre d'ailleurs puisque nous devons à ces orgies quelques-unes des oeuvres capitales de grands écrivains grecs. Platon et Xenophon ont tous deux écrit un **Banquet** où revit l'atmosphère des symposices. La réunion était accompagnée de jeux divers. On s'amusait à boire sans reprendre haleine un certain nombre de coupes fixé par le président du festin; ou bien l'on jouait aux devinettes ou aux portraits, par exemple. Dans le petit jeu de société, du "cottabe", un convive jetait, en disant le nom de celle qu'il aimait, le fond de sa coupe dans un bassin et le son, s'il vibrerait bien, prouvait qu'"elle" partageait son amour. Ces orgies duraient fort tard dans la nuit, souvent même jusqu'au matin. On gratifiait d'ailleurs d'un gâteau les convives qui avaient réalisé la difficile performance de rester éveillés toute la nuit.

La célèbre sobriété grecque souffrait, on le voit, quelques graves exceptions. Les Athéniens oubliaient alors de respecter la fameuse vertu qu'ils ont tant de fois vantée: la modération.

L'habitation de l'Athénien était très simple. C'est qu'en bon Méditerranéen le Grec vivait plus dehors que dedans. Suivons un Athénien dans ses occupations journalières, nous ne le trouverons jamais ou presque jamais chez lui. Si la femme passe sa journée à la maison, dans l'appartement qui lui est réservé, l'homme, lui, occupe son temps à flâner ou à bavarder sur l'Agora avec des amis, à prendre part aux

discussions de l'Ecclesia ou aux délibérations de l'Héliée, ou mieux encore à venir récolter chez son barbier une abondante moisson de nouvelles, grandes ou petites, concernant la cité, s'empressant ensuite de colporter, et, en bon Méridional, de grossir ces menus potins de chaque jour. Dans tout cela il n'est guère question de vie de foyer; l'Athénien ne rentrait chez lui qu'à midi pour le déjeuner et la sieste qui suivait, puis, après le coucher du soleil, pour le souper. Cette vie sur la place publique explique la modestie de logis qui ne servaient guère qu'aux femmes quelque peu méprisées dans la société athénienne. Les matériaux employés étaient simples et bon marché. On utilisait le bois et la pierre séchée et cela explique que rares sont les habitations de l'Athènes antique qui aient pu résister jusqu'à nos jours aux épreuves du temps. Les maisons des personnes de condition modeste se serraient autour de petites rues étroites au pied de l'Acropole : les murs en pisé en étaient si minces que bien souvent des brigands les perçaient, le plancher était constitué par le roc ou la terre, les fenêtres étaient très étroites car les Grecs craignaient le chaud soleil d'été et aimaient à trouver chez eux un peu d'ombre et de fraîcheur. Encore aujourd'hui, dans les vieux quartiers des villes méditerranéennes, on retrouve ces rues sombres et mal pavées où l'on souffle en grimpant toujours, ces maisons aux fenêtres minuscules et ces boutiques encastrées dans le renfoncement le plus noir, sous une arcade ou dans une cave.

Les riches Athéniens ne se contentaient évidemment pas des quelques pièces mal aérées, obscurcies par la fumée qui formaient l'essentiel de l'habitation du pauvre. Ils se faisaient construire de véritables hôtels particuliers, vastes et somptueux, sans le fas-



te des palais orientaux cependant. Devant la porte était érigée une statue d'Apollon "gardien des rues" qui devait veiller sur la maison pendant le jour. L'édifice comportait généralement deux étages unis par un escalier intérieur; le plus élevé était réservé à la vie intime de la famille et c'est là que se trouvaient généralement l'appartement des femmes, "le gynécée", la chambre conjugale et celle des jeunes filles de la maison. Au rez-de-chaussée, on retrouvait dans l'agencement des pièces le plan du temple grec: une grande cour centrale rectangulaire, entourée de portiques et sur laquelle s'ouvraient les pièces proprement dites. La plus vaste, la salle de réception, servait de lieu de réunion, soit salon, soit salle à manger. Devant aussi sur cette cour centrale qui correspondait à l'aulè des temples grecs les appartements réservés aux hôtes, à leurs serviteurs et à leurs compagnons, et les chambres des hommes de la maison. En arrière étaient groupées les salles de domestiques : office, cuisines, réserve, etc. Devant enfin, séparant la cour de la porte d'entrée, le vestibule où l'on avait souvent installé dans une niche une statue d'Hécate, protectrice de la maison pendant la nuit. C'est aussi dans ce vestibule que régnait le portier. Celui-ci "tenait le cordon" et veillait jalousement à bien remplir son office. On sait par le plaisant récit qu'en a fait Platon dans son **Protagoras** les difficultés qu'eurent Socrate et Hippocrate pour entrer dans la maison du riche Callias, le concierge, un eunuque en l'occurrence, se refusant à les faire pénétrer à l'intérieur. La maison n'avait qu'une porte sur la rue et les fenêtres étaient de taille fort modeste; là encore on retrouve avec le souci de sauvegarder l'intimité du chez soi, le désir de laisser pénétrer le moins de chaleur possible afin d'être constamment entouré de fraîcheur délas-

sante. Ce manque d'ouvertures avait cependant un grave défaut: les maisons grecques étaient peu aérées et l'évacuation des fumées diverses ne se faisaient que fort mal.

Dans certaines maisons, le premier étage seulement servait à l'habitation. Le propriétaire louait alors le rez-de-chaussée à un commerçant qui le transformait en boutique. À partir du XV siècle on construisit même de véritables maisons de rapport de trois à quatre étages dont on louait les divers appartements à un prix relativement modique. Mais ces immeubles à bon marché ne vinrent que tardivement et restèrent rares; les Athéniens continuèrent à s'entasser dans les pauvres cabanes que nous avons précédemment décrites.

L'ameublement de ces logis était lui aussi très modeste. L'Athénien moyen se contentait d'un lit où il lisait, mangeait et dormait, d'un coffre où il serait ses vêtements, de quelques tabourets pliants et des petites tables rondes ou rectangulaires. Le soir il vivait à la lueur d'une torche ou, à partir du Ve siècle, d'une lampe à l'huile. Le pauvre n'avait même pas de lit et devait se contenter pour tout meuble de tapis appliqués à même la terre battue. L'Athénien de condition aisée soignait particulièrement la décoration et l'ameublement de son hôtel. Il était fier de son intérieur et aimait à ce qu'on lui en fasse compliment. Dans les **Guêpes**, Aristophane place ces mots dans la bouche d'un de ses personnages: "Fais l'éloge d'un des vases de bronze, contemple le plafond, admire les tapisseries du logis." Certes la façade en crépi restait nue et ne permettait guère de distinguer une maison d'une autre. Mais l'intérieur était décoré avec richesse et avec goût, les colonnes doriques des portiques étaient sculptées,

le puits de la cour centrale était agrémenté avec finesse, le sol était de mosaïque et figurait souvent un grand tableau, le plafond était décoré, les murs tapissés ou recouverts de peinture noire et rouge, les statues du vestibule et de la façade travaillées avec art. Le mobilier du riche n'était guère plus varié que celui de l'Athénien moyen, mais il était ornementé avec soin: les lits avaient des montants sculptés, les coffres étaient peints ou ciselés, les tables finement travaillées. Les bibelots étaient rares. Seuls des vases ornaient les principales pièces : cratères ou dinos pour mélanger les vins, petites cruches pour puiser dans le cratère, coupes à boire, hydries qui servaient à contenir l'eau tirée du puits, amphores pour conserver le vin et l'huile, récipients pour les parfums etc. Enfin, dans les festins somptueux, on utilisait de la belle vaisselle. Toutes ces poteries étaient travaillées avec un goût parfait car les Athéniens étaient passés maîtres dans cet art. La décoration intérieure restait, on le voit, sobre et discrète. Ici encore on retrouve cet aspect du génie athénien que nous avons cru pouvoir signaler comme le plus caractéristique, la modération. Dans l'excellent ouvrage qu'il a consacré au style grec, M. Pierre Devambez tire la conclusion suivante de son étude du mobilier grec: "Jette-t-on un regard d'ensemble sur tout ce mobilier, on est frappé d'abord par son caractère ar-

chitectural: la structure du meuble est toujours très nette, les lignes du bâtiment ne sont pas dissimulées sous les ornements qui l'encombrent, mais soulignées au contraire par des détails, volutes et palmettes, qui accusent leur rôle de supports ou de traverses, accentuent leur ressemblance avec la colonne, l'architrave ou le mur d'un édifice; les proportions sont toujours harmonieuses et semblent obéir au même canon qui a réglé sur une échelle plus grande, la construction des édifices monumentaux. Point de lourdeur ni de sécheresse, mais une solidité précise et nerveuse, un goût de la géométrie que nous avons signalés déjà en étudiant le temple. Comme dans le temple aussi, l'austérité des lignes est adoucie par une décoration discrète. . ."

A la campagne, le paysan vivait dans des fermes au toit de chaume. Là se trouvaient rassemblés autour de la cour les locaux d'habitation et les bâtiments d'exploitation (étables, écuries, celliers et réserves) Les riches, enfin possédaient aux alentours d'Athènes des villas coquettes dont le confort contrastait avec la rusticité des fermes des terriens.

---

(1) Extrait d'un livre à paraître sur **la vie en Attique**. Les citations d'écrivains grecs sont tirées des traductions parues dans la collection Guillaume Budé.



## LA PENSÉE de GUY de BRUÈS

*Thomas Greenwood, D. LcEE.*

professeur à la Faculté des Lettres

L'analyse minutieuse de la Renaissance doit faire ressortir en relief les traits distinctifs de cette brillante époque. Elle a montré que la Renaissance n'est pas une simple période de transition, mais bien une phase originale de notre civilisation. Ainsi, en raison de la richesse et de la multiplicité de ses caractères, la Renaissance est loin d'être complètement fixée dans tous ses détails. Il reste encore des problèmes historiques et scientifiques à résoudre et à justifier, des questions littéraires et artistiques à préciser et à coordonner, enfin des difficultés philosophiques et religieuses à discuter et à mettre au point.

Dans le domaine littéraire et philosophique, beaucoup reste à explorer comme on peut le voir, par exemple, en compilant les titres de l'édition savante des **Bibliothèques** de la Croix du Maine et de Duverdièr (1). C'est là que nous est présenté un contemporain de la Pléiade, Guy de Bruès, qui est peu connu même des spécialistes de cette période, et auquel nous avons consacré la première étude directe qui ait été faite de son oeuvre (2). En effet, si quelques critiques comme Villey, Nolhac ou Busson, ont parlé de lui, ce n'est qu'indirectement, voire même comme un témoin de la tradition sceptique qui mène à Montaigne, plutôt

qu'en raison de ses rapports avec la Pléiade et de son témoignage sur les controverses de son époque. Pourtant, il est toujours intéressant de pénétrer la pensée d'un écrivain même secondaire : car cela permet de vérifier les thèses générales relatives à une époque et à l'influence de ses principaux représentants.

L'époque ardente de la Pléiade, où se manifestait un bouillonnement désordonné de sentiments et d'idées, possède en effet en Guy de Bruès un témoin perspicace et agissant de ces controverses qui mettaient aux prises les esprits indépendants et les défenseurs de la tradition. Son témoignage nous est donné dans ses **Dialogues contre les Nouveaux Académiciens** (1557) qui reflètent les préoccupations philosophiques et littéraires de la Renaissance française. Selon une brève présentation de Rémi Belleau, Bruès était un "homme fort docte et des mieux versez en la cognoissance du Droict et de la Philosophie, comme il a fait paroistre par certains Dialogues qui se lisent aujourd'huy." (3). Nous connaissons peu de sa vie : à bien comprendre les allusions qu'il fait dans son ouvrage et les mentions accidentelles de son nom dans les oeuvres de ses contemporains, nous pouvons dire qu'il faisait partie de l'entourage de

Ronsard et qu'il fréquentait les amis du grand poète. Mais c'est moins sa personne que sa pensée qui nous intéresse ici : ses **Dialogues** nous la livrent sans fard mais avec prudence.

Le but que poursuit Bruès est la purification des esprits par la discussion publique des hautes questions qui doivent intéresser l'homme et le citoyen. Car ce qui l'a frappé le plus, c'est la situation de ces esprits qui doutent de la raison, par suite de la diversité des opinions sur les problèmes d'intérêt fondamental. Or, ces différences expliquent aisément le scepticisme : du moment qu'on ne s'entend plus pour donner une note absolue aux principes, c'est l'opinion qui règne et c'est la croyance qui se substitue à la vraie connaissance. Et le mal descend alors du domaine de l'esprit dans celui de la pratique, mettant ainsi en péril l'ordre de l'état et de la religion.

C'est ainsi que Guy de Bruès nous montre d'abord les conséquences de ce relativisme de fait dans l'histoire de la pensée humaine. La nature de l'âme, la valeur de la connaissance, la matière des sciences particulières, les attributs de la divinité, l'essence du bien et du mal, les caractères de la vertu et du vice, enfin les fondements des lois humaines, tous ces sujets ont fourni au scepticisme une base de discussion. Mais tout en caractérisant ce relativisme, Bruès dénonce en même temps ses faiblesses dans tous les domaines. Les livres des anciens et ceux de ses contemporains qu'il a dû lire, lui ont fourni des arguments qu'il donne alternativement, sans se soucier beaucoup des liaisons intimes ou des raisons profondes qui les rapprochent ou les opposent. On ne saurait dire que ces arguments soient originaux ; mais il

serait juste d'ajouter que le rôle que Bruès fait jouer aux sciences exactes dans cette discussion marque un certain souci de penser d'une manière personnelle sur le grave sujet qui le préoccupe.

Cette même réflexion personnelle a dû aider Bruès à découvrir les principaux chefs d'argumentation contre le scepticisme. Car il devait ignorer les oeuvres des sceptiques grecs et romains qui n'étaient pas encore courants à son époque. Aussi le fond et la forme de ses **Dialogues** souffrent de cette insuffisance. Ainsi, il joue un peu gauchement avec ses quatre interlocuteurs, en les faisant intervenir inutilement bien souvent, pour donner l'impression de mouvement et d'action. D'autre part, la complaisance avec laquelle il expose les arguments pyrrhoniens par la bouche de Baif et d'Aubert, fait parfois penser à cette remarque malicieuse de Renan (\*) que les livres qui prétendent réfuter les hérétiques sont souvent, par l'insuffisance de la réfutation ou par le trop consciencieux exposé des erreurs, un véhicule puissant des théories qu'ils croient combattre. C'est ainsi que la faiblesse des répliques dogmatiques de Ronsard et de Nicod n'ont pas empêché Montaigne par exemple, qui a lu Bruès, de prendre parti pour les douteurs.

Allant plus loin, on pourrait même dire que Bruès veut peut-être utiliser ses "entrepailleurs" pour exprimer ses propres doutes, et qu'il refuse d'écraser ses adversaires par la raison afin de mettre ses difficultés en meilleure évidence. Ainsi, nous dit-il, "si nous scavons au vray quelque chose (attendu que la vérité consiste en une unité simple et indivisible et que la cognoissance des choses, comme dit Procle, est la première et principale cause qui



nous fait estre d'accord), nous ne nous contredirons pas ainsi les uns les autres" (5). Mais nous ne croyons pas que Bruès ait des intentions de ce genre. Car s'il permet à ses adversaires d'exposer et de soutenir leurs thèses, il réfute toujours leurs arguments à la fin avec toutes les ressources dont il dispose. Même si l'initiative semble appartenir aux "nouveaux académiciens" plutôt qu'à leurs adversaires, chacun des trois dialogues se termine par un hymne de confiance en l'esprit de l'homme et de gratitude envers la divinité qui nous a donné la faculté de connaître et les moyens d'agir selon la raison ; tandis que les partisans de l'opinion s'avouent vaincus et proclament avec joie leur défaite.

Il est à remarquer aussi que les contemporains de Bruès qui se sont élevés contre les sceptiques et les matérialistes, comme Sadolet, Galland et Postel, n'ont guère été plus radicaux que lui dans le choix de leurs arguments. Ce fait pourrait s'expliquer par le caractère même de l'emprise naturelle de la religion dans le pays. L'enseignement traditionnel avait ainsi créé une attitude de l'esprit qui ne provoquait pas le besoin d'insister sur certains arguments que chacun sentait ; tandis que la nouveauté des attaques contre la religion, leur donnait une certaine importance. L'invective oratoire ou le simple rappel de certains arguments étaient probablement considérés comme suffisants pour les besoins immédiats de l'apologétique.

Nous pouvons ainsi conclure que les **Dialogues** de Guy de Bruès ont un but moral qui correspond aux inten-

tions qu'il nous affirme dans sa Préface et dans son Epître Dédicatoire au Cardinal de Lorraine où il nous dit : "Voyant que les opinions que nous avons conceues nous rendent amys ou bien ennemys de la vérité, qui est le vray but de toutes sciences, j'ay mis peine en ces miens dialogues de prévenir la jeunesse et la détourner de croire ceux qui disent que toutes les choses consistent en la seule opinion, s'efforçant par mesme moien d'abolir et mettre à mépris la religion, l'honneur de Dieu : la puissance de nos supérieurs, l'autorité de la justice, ensemble toutes les sciences et les disciplines". Tant de soucis, croyons-nous, ne sauraient être compatibles avec la moindre suspicion quant à l'orthodoxie de Bruès : ce qu'on pourrait lui reprocher tout au plus, c'est la pauvreté de ses moyens pour donner à sa tentative une solution définitive. Mais celle-ci mérite une place respectable dans l'histoire des idées de la Renaissance ; car elle cristallise de louables préoccupations qui s'affirmeront avec une vigueur croissante à mesure que les apologistes prendront conscience de leurs moyens et de leur force.

---

(1) Edition de La Monnoye, Paris 1772 ; d'après les éditions de 1584 (Croix du Maine) et de 1585 (Duverdiér).

(2) Voir notre thèse *Guy de Bruès et son temps* (MSS) présentée en 1945 à l'Université de Montréal.

(3) Note de Belleau au sonnet 58 du second livre des *Amours* de Bonsard (*Oeuvres Complètes*, t.1, p. 418, ed. Marty-Laveaux). Dans ce beau sonnet qu'il adresse à Bruès, le chef de la Pléiade "se plaint à lui du mal qu'il reçoit en amous".

(4) *Souvenirs de Jeunesse*, ch. IV.

(5) *Dialogue I*, p. 97.

# LE MÉTIS CANADIEN<sup>(1)</sup>

Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest,

*Benoit Brouillette*

professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à la  
Faculté des lettres

Il ne nous est pas donné de lire souvent un ouvrage d'une telle envergure sur un sujet d'histoire canadienne. L'auteur a consacré plus de dix années de recherches pour rassembler l'énorme documentation dont il a eu besoin. La simple énumération des sources occupe vingt-trois pages de la préface, sans compter les milliers de notes infra-paginales. Nous savons que l'auteur a fait son travail sous la direction de professeurs éclairés, tels que M. P. Renouvin de la Sorbonne, M. A. Siegfried, du Collège de France, M. M. Griaule et Lester de l'Institut d'Ethnographie, M. J. B. Brebner, de Columbia (New-York), M. H. A. Innis, de Toronto, M. A. S. Morton, de Saskatchewan; qu'il a longuement travaillé dans les archives soit à Londres, dans celles de la compagnie de la Baie d'Hudson, soit à Ottawa aux Archives publiques du Canada, avec l'aide de M. Gustave Lanctôt; qu'il a vécu parmi les survivants des Métis dans la Prairie canadienne pour y faire sur place les enquêtes nécessaires à son étude.

Avant de porter un jugement, considérons d'abord le plan de cet ouvrage. M. Giraud le partage en cinq parties.

Dans les deux premières, il n'est pas encore question de métis. L'auteur situe son sujet en y décrivant le milieu physique et humain et en montrant comment et quand se sont effectués les principaux courants de pénétration de la race blanche: deux principaux courants se succédèrent dans le temps, l'un venu du sud-est, qu'on peut qualifier de canadien, l'autre venu du nord, un courant britannique; plus tard, ces courants s'affrontèrent après 1760 et la victoire fut remportée, théoriquement du moins, par la puissante compagnie de la Baie d'Hudson.

Dans les deux parties suivantes, nous assistons à la naissance du groupe métis, puis à l'éveil d'une conscience nationale. Ainsi que nous l'avait fait pressentir les courants humains, les métis furent originaires de deux foyers, l'un méridional, c'est-à-dire canadien en grande majorité, l'autre septentrional, i.e. britannique où domine l'élément écossais et anglo-saxon. Il semble que ce soit durant la seconde moitié du XVIIIe qu'il faille placer l'apparition du groupe métis de l'Ouest. Mais ces métis sont encore des nomades, attachés aux occupations de la traite des fourrures, il faut



attendre l'époque de la colonisation sédentaire de la Prairie, au XIXe siècle, pour que le groupe métis acquière brusquement une conscience nationale. L'éveil de cette conscience, objet de la quatrième partie, est hâté par les événements qui survinrent en 1815 et 1816 dans la colonie d'Assiniboia, fondée sur les bords de la Rivière Rouge, par Lord Selkirk. Événements tragiques qui se terminèrent par le massacre de la Grenouillère, suivi de la dislocation de la nation métisse.

Après six cents pages de texte, l'auteur arrive à son principal sujet qu'il traite en une cinquième partie : la maturité du groupe métis (1818-1869). Il y consacre plus de cinq cents pages qu'il partage en trois livres : les deux premiers portent sur les métis de la Rivière Rouge, l'autre sur ceux de l'Ouest. Les métis de la Rivière Rouge traversent d'abord des années d'incertitude (1818-1827), marquées par les aléas de la vie agricole, par le découragement et l'émigration, par le caractère du gouvernement local. Autant de facteurs susceptibles de retenir le groupe métis dans son passé de nomadisme et d'indépendance. Mais à côté de ces facteurs de régression, d'autres sont de relèvement et marquent les débuts de l'évolution. L'action du clergé catholique, auquel l'alliance des métis les plus marquants ajoute un facteur particulièrement utile de relèvement. Ces derniers constituent déjà une sorte de bourgeoisie\* métisse.

Viennent ensuite les années de stabilisation (1828-1869). Le plus grand nombre des métis pratiquent encore le nomadisme. A quoi attribuer cette persistance ; quelles sont les modalités et les conséquences du nomadisme ? Tels sont les problèmes qu'étudie l'auteur dans trois de ses plus intéressants chapitres. Durant plus de qua-

rante ans, les expéditions de chasse d'été et d'automne devinrent les principales occupations des Bois-Brûlés (métis), "épisode le plus important et le plus caractéristique de leur existence". Ces expéditions avaient pour objet la chasse au bison : le premier "tour" durait de juin à août, réunissait de cinq cents à mille personnes, hommes, femmes et enfants, de huit cents à mille quatre cents charrettes et devait procurer à la colonie la viande sèche et le pemmican. Le second tour, de septembre aux premiers froids, réunissait moins de participants et procurait la viande "verte", gelée pour l'alimentation en hiver. Il existait un code de chasse et des itinéraires précis. La description de la chasse elle-même, que relate l'auteur d'après un grand nombre de documents contemporains, mériterait d'être citée textuellement. Nous y reviendrons peut-être plus tard. Avec la permission de l'auteur, nous pourrions sans doute publier une partie de ces pages admirables. Cette initiative serait d'autant plus désirable que le gros volume n'aura qu'une diffusion très limitée au Canada.

La sixième et dernière partie du volume montre la désagrégation du groupe métis. On assiste à la décadence du groupe de la Rivière Rouge, l'exode vers l'ouest, l'extermination des troupeaux de bisons ; enfin, en 1885, ce fut le triste épisode de l'insurrection de 1885. La relation de ces événements, faite par un historien digne de son rôle, est fort différente de celle qu'on peut lire dans les manuels et traités écrits par des historiens du Canada. Laissons aux lecteurs le soin de porter un jugement. Le livre se termine par une analyse de la situation actuelle des métis, analyse basée sur les observations que l'auteur a faites durant son séjour dans la Prairie en 1935-36.



Nous apprenons, au moment où nous faisons le compte-rendu de ce volume, que M. Marcel Giraud vient d'être élu professeur au Collège de France, en novembre 1946. C'est un bien grand honneur pour un jeune savant, et nous sommes assurés que son admirable thèse de doctorat fut une des causes d'un tel choix. C'est pour lui un tel encouragement à poursuivre ses études sur l'histoire et la sociologie canadiennes et à les enseigner à l'auditoire d'élite qu'il aura dans cette vénérable institution.

Le moment est venu pour moi de porter un jugement sur l'ensemble de l'oeuvre. On reste comme confondu devant l'ampleur de l'entreprise que l'auteur s'est imposée. Qu'il l'ait menée à bien cette entreprise, il n'y a aucun doute. Il a conduit son étude avec une logique et une clarté d'exposition qu'on voit rarement ; il n'a pas succombé au danger de l'alourdir par une trop massive documentation. Et pourtant, il ne fait aucune assertion gratuite, témoins les milliers de notes infra-paginales qui aideront les chercheurs à poursuivre des études sur les mêmes sujets. Pourtant, nous avons quelques péchés véniels à lui reprocher. Dans le milieu physique (p. 19), l'auteur définit le vocable canadien-français de "coulée" en l'assimilant au "thalweg" des géographes. Il y a confusion. Nous appelons "coulée" une vallée torrentielle escarpée qu'on appelle en France un ravin. Le thalweg est la partie la plus profonde de tout

cours d'eau, que ce soit une rivière lente ou un torrent. Plus grave est l'usage, tout au long du livre, du mot "traiteurs" pour désigner les commerçants de pelleteries. Je suis si mal placé, hélas ! pour reprocher cela à l'auteur, l'ayant moi-même employé dans mon premier ouvrage publié à Paris. Mais je me souviendrai toujours de la remarque de mon maître Demangeon à ma soutenance : "Nous avons un mot français pour traduire "trader", c'est traitant." Un traiteur n'offre pas de fourrures à sa clientèle.

Nos archivistes sont généralement férus de chronologie et de dates ; la pratique des dictionnaires généalogiques les rend pointilleux sur les parentés de ceux qu'on mentionne dans un livre. Ils trouveront ici beaucoup de noms de personnages ; mais il leur faudra de bonnes loupes pour prendre l'auteur en défaut. Nous renonçons à ce genre d'exercice et reconnaissons dans l'oeuvre de M. Giraud celle d'un maître qui a puisé sa formation aux meilleures sources, qui est un travailleur étonnant et qui, chose agréable, est un excellent écrivain.

**N.B.** — Il n'existe que cinq exemplaires de cet ouvrage au Canada, dont un aux Archives publiques d'Ottawa. Les personnes désireuses de le consulter peuvent s'adresser à l'auteur de ce compte-rendu.

1 vol. in-8°, L VI et 1308 pages, 7 planches hors-texte, 4 cartes dépliantes. Tome XLIV des Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Université de Paris, Paris 1945 (1,500 francs).



# IMAGES DE PÉGUY

*Roger Duhamel*

Les livres, les études, les articles sur Péguy sont légion. Cela demeure assez inquiétant. Que son message poursuive en nos âmes ses cheminements sans cesse recommencés, nous nous en réjouissons, certes, mais comment aussi ne pas redouter que de si nombreux commentateurs n'en viennent à se répéter les uns les autres et, se répétant, à vider ce message de son contenu substantiel pour n'en conserver que les formes extérieures et périssables? Péguy est multiple et c'est sans doute ce qui le sauve de l'ensevelissement sous la fatras des gloses. Il est tellement multiple qu'il est bien rare qu'un esprit ne parvienne, après s'être penché sur sa vie et son oeuvre, à découvrir une zone qui n'avait pas encore été explorée, à dégager un nouvel aspect de cette personnalité rayonnante.

Il y a tout d'abord la question du style, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. On risque de n'y rien comprendre, de l'assimiler à un vain verbiage, si l'on se refuse à voir dans cette langue l'expression, la seule possible, de sa pensée. Et cette pensée, dans sa structure essentielle, est fortement imprégnée de bergsonisme. C'est même à cet égard que J.-P. Dubois-Dumée a eu raison d'intituler une étude récente, **Péguy, écrivain bergsonien** (1) Dans un trop bref ouvrage, d'une exceptionnelle acuité de vision, André Rousseaux a résumé admirablement le processus intellectuel de Péguy: **Au principe de la pensée de Péguy, il y a cette idée que le temps, si nous le laissons passer, fait mourir une à une chaque minute de notre vie. Chaque mi-**

**nute, si nous la laissons s'écouler, tombe dans le passé, c'est-à-dire dans la mort. Mais il nous appartient de retourner ce temps qui meurt, pour en faire au contraire un temps éternellement vivant. Il nous appartient de saisir l'instant présent avant qu'il ne devienne du passé, pour le charger d'une volonté, d'une action, d'une oeuvre, qui tourne cet instant vers l'avenir, vers l'éternité. A chaque instant de notre vie il y a quelque chose que nous pouvons laisser mourir, mais que nous pouvons aussi bien faire naître à une vie imprescriptible. Ainsi nous appartient-il, à chaque instant de la vie mortelle, de faire naître une vie immortelle (2).**

Plusieurs textes, empruntés à la **Note sur M. Bergson** parue le 26 avril 1914 et à la **Note conjointe**, abandonnée le 1er août suivant, confirment cette profonde conviction de Péguy. Je ne citerai que ces quelques lignes: **Mais moi je sais qu'il y a un autre temps, que l'événement, que la réalité, que l'organique suit un tout autre temps, suit une durée un rythme de durée, constitue une durée, réelle, est constituée par une durée réelle, qu'il faut bien nommer la durée bergsonienne, puisque c'est lui qui a découvert ce nouveau monde, ce monde éternel (3).** Il y a enfin le témoignage de Bergson lui-même, qui confie à Mme Favre, en 1915: **Beaucoup m'ont fait l'honneur d'écrire sur moi, personne, en dehors des éloges immérités qu'il m'a décernés, ne la fait comme Péguy. Il avait un don merveilleux pour franchir la matérialité des êtres, la dépasser et pénétrer jusqu'à l'âme. C'est ainsi qu'il a connu ma pensée essen-**



tielle, telle que je ne l'ai pas encore exprimée, telle que je voudrais l'exprimer (4).

Mais il reste à Péguy de découvrir le mode particulier qui lui permettra de traduire dans le langage écrit — qui est le plus souvent chez lui un langage parlé, un langage de marche — ce sentiment de la durée. Il y parviendra par la répétition, par ces reprises incessantes dont certains ne retiennent que la monotonie et qui lui permettent l'accès des vérités les plus difficiles à atteindre. C'est par ces répétitions qu'il espère associer étroitement le passé et l'avenir en une étonnante simultanéité qui s'accomplit dans l'instant. Ainsi, quand il parle de Jésus :

**Les autorités trouvaient cela très bien.  
Jusqu'au jour où il avait commencé sa mission.**

**Les autorités trouvaient qu'il était un homme d'ordre.**

**Un jeune homme posé.**

**Un jeune homme tranquille.**

**Un jeune homme rangé.**

**Commode à gouverner.**

**Et qui rendait à César ce qui est à César.**

**Jusqu'au jour où il avait commencé le désordre.**

**Introduit le désordre.**

**Le plus grand désordre qu'il y ait eu dans le monde.**

**Qu'il y ait jamais eu dans le monde.**

**Le plus grand ordre qu'il y ait eu dans le monde.**

**Le seul ordre.**

**Qu'il y ait jamais eu dans le monde (5)**

Sur un thème fondamental, Péguy introduit un nombre incroyable de variations dont toutes ont leur importance; sur le dessin initial, il inscrit un jeu compliqué d'arabesques qui s'entrelacent et s'entrecroisent sans jamais se

confondre. Et ces répétitions comprennent aussi bien les idées que les mots et même parfois les sons. Il n'est pas de moyen technique auquel Péguy se refuse. Il est bien obligé de reconnaître **le déroulement linéaire qui est la condition même, qui fait l'institution, qui est la constitution de l'art d'écrire** (6), mais il lui est néanmoins impossible de sacrifier, de ne pas tenir compte de **toutes les complexités, tous les rebroussements, toutes les surprises, tous les retournements, toutes les sous-jacences et tous les souterrainements** (7) qu'il s'emploiera assidûment à toujours respecter. Style unique en son genre, style inimitable, style taillé à la mesure de ce pèlerin dépassant le temps, s'escrimant à vaincre l'écoulement du temps pour le fixer en une durée éternelle.

x x x

Péguy possède l'âme d'un justicier. Dans l'Évangile, j'aime à penser qu'il goûtait de façon particulière le geste offensé du Christ chassant les vendeurs du temple. Il rêve de reprendre l'auguste tradition dans la cité. Sans avoir les dons du politicien, il veut agir sur la matière humaine, la pétrir à l'image de ses ambitions illimitées. C'est à l'inégalité, à la misère, à la souffrance injustes, à la tricherie des états temporels à l'impuissance de la multitude à émerger de son gouffre, à la médiocrité spirituelle de la bourgeoisie prudente et fermée, c'est à tout cela que s'en prend Péguy. L'injustice l'atteint directement, dans sa chair même. **Il est de tout évidence que ce sont les bourgeois et les capitalistes qui ont commencé. Je veux dire que les bourgeois et les capitalistes ont cessé de faire leur office social avant les ouvriers le leur, et longtemps avant. Il ne fait aucun doute que le sabotage d'en haut est de beaucoup antérieur au sabotage d'en bas, que le sabotage bourgeois et**



capitaliste est antérieur, et de beaucoup, au sabotage ouvrier; que les bourgeois et les capitalistes ont cessé d'aimer le travail bourgeois et capitaliste longtemps avant que les ouvriers eussent cessé d'aimer le travail ouvrier (8).

L'Affaire Dreyfus détermine ses positions. On a peine à s'imaginer la secousse que provoqua dans les consciences françaises la révélation de ce scandale judiciaire. L'individu en cause n'a que valeur de symbole. En lui, c'est la justice qui est bafouée, c'est aussi la race-témoin pour laquelle Péguy éprouvera toujours une vive sympathie et même une exaltation mystique. Le droit est violé, les assises du juste sont ébranlées. Il faut une réparation adéquate, dussent l'armée en souffrir dans son prestige et la nation dans son honneur (apparent). Péguy est prêt à renverser le monde pourvu que triomphe la reconnaissance éclatante de la justice. Il est là tout entier, dans son fanatisme admirable et passionné. Il ignore les demi-mesures, les tergiversations, les atermoiements, les compromis équivoques et subtils où les deux parties se concèdent quelques avantages discutables après avoir profané la noblesse de leur cause. Il va droit à l'essentiel, ce paladin des âges de foi, il s'installe au coeur de la question, il ne tolère aucun fléchissement ni biaisement. Dans le monde moderne, Péguy est également un reproche et un défi. **Qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires.** (9) Il ne pactisera pas avec le mal, il le dénoncera, il assume d'avance toutes les conséquences de ses actes. **La pire des partialités est de se refuser, la pire ignorance est de n'agir pas, le mensonge le pire est de se dérober** (10).

Devant lui s'ouvre la voie du socialisme. Péguy s'y engage. Il ne croit pas

beaucoup aux dogmes arbitraires et figés des sorbonnards de la révolution sociale. Il ne sera jamais un fonctionnaire zélé de l'anarchie. Sa **Cité harmonieuse**, il la conçoit sur un autre plan que ne l'entrevoient Jules Guesde ou Jaurès. Roger Secrétain explique que son socialisme **n'est pas une chaleur de comité électoral, après les discours et le punch. C'est la connaissance intuitive, l'espérance mystique de la souffrance** (11). Il veut corriger le mal de notre société, il souhaite s'enfoncer dans la forêt des torts à redresser pour en faire un jardin où luira la lumière enivrante de l'équilibre et de la paix reconquise. Et il demeure toujours un homme d'ordre. **L'ordre, et l'ordre seul, fait en définitive la liberté. Le désordre fait la servitude. Les seuls démagogues ont intérêt à essayer de nous faire croire le contraire** (12). C'est une mystique socialiste, avant qu'elle ne se soit corrompue en politique.

Les canons marxistes ne l'embarassent guère; au demeurant, les connaît-il? Au fond, se fait-il illusion? Il lutte avec acharnement contre **l'innombrable neutralité des tièdes**. Je soupçonne fort ce bonhomme solidement dressé sur ses jambes d'ouvrier manuel qui a passé par les écoles, de ne pas oublier les servitudes du réel et d'entrevoir clairement les inévitables limites qu'il pose aux désirs humains.

Assoiffé d'un ordre qui soit justice et fidélité aux traditions du labeur, Péguy se fût mal accommodé d'un monde où ses ambitions se fussent pleinement accomplies. La lutte est son climat naturel; sans elle, il se fût senti démuné, diminué, il eût perdu une raison de vivre. Non pas qu'il manque de sincérité ou d'esprit de suite, mais il est impuissant à défendre une doctrine dont il n'éprouve pas constamment, au plus profond de son être, l'aiguillon sacré, la flamme généreuse.



**J'ai pensé à tous les affamés qui ne mangent pas,** fait-il dire à sa Jeanne d'Arc. **Je leur ai donné mon pain: la belle avance! Ils auront faim ce soir; ils auront faim demain.** Méconnaît-il les ressources infinies de la charité? Je ne le pense pas. Je crois au contraire qu'il s'attaque à l'état social qui exige sans cesse l'offrande de la charité, qui la suppose comme un corollaire essentiel. Il veut détruire cette liaison de notre société avec la misère, briser à jamais ce pacte immoral. Il ne peut admettre qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous.

Quand des gens "pratiques" comme Lucien Herr, Léon Blum, Mario Roques, Hubert Bourguin, l'écartent comme un obstacle gênant, Péguy se sent libéré. Rue de la Sorbonne, il ne sera plus l'interprète d'un groupement politique, il sera la voix de sa génération.

x x x

Les docteurs et les professeurs discuteront longtemps pour savoir si Péguy est ou non catholique. Qu'il ne pratique pas, qu'il s'abstienne de l'observance paroissiale — lui, le chantre de la vie paroissiale! — qu'il soit le plus souvent un anticlérical véhément, aucun doute possible. Ses oeuvres et les témoignages de ses contemporains immédiats nous éclairent là-dessus. De là à déclarer hautement qu'il ne retrouve pas la foi acquise au catéchisme de Saint-Aignans.

**Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,**

**Dans le recourbement de notre blonde Loire,**

il y a un abîme. Veux-je le soutenir que d'innombrables textes me reviennent en mémoire, que j'entends les prières confiantes qu'adresse à la Vierge ce grand enfant insoumis. Catholique, il l'est jusqu'aux fibres les plus intimes de son être, il s'est même, en un siècle

oublioux, créé un climat catholique, le seul où il puisse s'épanouir. Après de multiples avatars, après des déchirements d'ordre familial et métaphysique qui ont été la proie des commentateurs Péguy a éprouvé, comme une présence jamais abolie, qu'il a toujours conservé au fond de lui-même

**Une fidélité plus forte que la mort.**

De son plus récent biographe, Paul Archambault, je tiens à reproduire ici cette explication très au point sur la foi de Péguy: **Ni un conformisme social, c'est trop évident, ni un confort spirituel, ni un rempart de preuves et de spéculations. Les "bandes démagogiques de journalistes cléricaux", les politiciens d'église, les habitués des messes de onze heures excitaient sa bile, et non pas seuls: il suffit de rappeler ses grondements quand il était question de l'index. Le besoin de sécurité lui était aussi hostile que naturel le besoin de liberté. Pas de places pour les serviles dans le royaume de Dieu: pas de place non plus pour les cupides ni les avarés. "Peuvent seuls mener une vie chrétienne, lui arrivait-il de dire, ceux qui ne sont pas assurés du pain quotidien". Et il en va de même d'une certaine avarice spirituelle. Quelle erreur de s'imaginer les saints comme des messieurs tranquilles et toujours joyeux! "Le propre des mystiques est au contraire une inquiétude invincible". Enfin un luxe de démonstrations et d'explications lui semblait également déplacé. Il regrettait de voir la théologie immobilisée dans les cadres d'une réticulation aristotélicienne". "Je suis de ces catholiques qui donneraient tout saint Thomas pour le Stabat, le Magnificat, l'Ave Maria et le Salve regina". Pascal même lui semblait raisonner trop. "Alors les incroyants lui poussent des colles et se f . . . de lui". Batiffol aurait voulu lui faire lire saint Augustin: "Au fond, c'est un disciple de Ci-**



**céron grommelait-il"** (13). Les sources sont bien connues où s'alimente sa foi: le catéchisme des petits enfants, en insistant surtout sur les sacrements; la messe et les vêpres; le salut; les offices; la liturgie; les évangiles; le procès de Jeanne d'Arc; la connaissance des grands siècles de la chrétienté française. On ne peut soutenir qu'il ait choisi la plus mauvaise part . . .

Sa confiance bouleversante à son ami Lotte: **Je ne t'ai pas tout dit . . . j'ai retrouvé la foi . . . Je suis catholique**; l'évocation de son passé militant: **Dans notre socialisme, il y avait infiniment plus de christianisme que dans toute la Madeleine ensemble avec St-Pierre de Chaillot et Saint-Philippe du Roule et Saint-Honoré d'Eylau**; son pèlerinage à Charres, à la Vierge de Beauce, à cette **misérable femme, une pauvre Juive de Judée** en qui s'est incarné le Fils de Dieu, tous ces élans et ces attendrissements et ces joies et ces chagrins, tout révèle le catholicisme de Péguy. Il vit, même pendant les années où il se croit, où on le croit le plus éloigné de la foi, au centre même de la Révélation. Sa pratique religieuse ne regarde que sa conscience; c'est un secret qu'il n'appartient à personne de violer. Sans doute lui aura-t-il été beaucoup pardonné.

**Pour avoir tant aimé la terre périssable,**

cette patrie charnelle qui sort tous les jours, sous ses yeux extasiés, des mains du Créateur.

A l'aube de notre siècle, Péguy est un héraut de Dieu. Il jette le ferment et la pâte qui commence déjà à lever. S'il ne s'astreint pas à une règle, il enseigne la richesse de la liberté, la plénitude et l'affranchissement. Nos consciences timorées de bourgeois confortables, il les secoue rudement, il suscite l'inquiétude féconde **dans cette grâce de**

**société moderne.** Il ne s'habitue pas à un conformisme de tout repos, il veut vivre, dans une époque aux horizons bornés par le rationalisme, comme un chevalier des âges de foi et de générosité. S'il méconnaît parfois habileté et souplesse et élégance, il atteint à la grandeur.

Convenait-il qu'il pût vieillir sagement, confit dans l'indulgence souriante et désabusée des gérontes? Péguy meurt jeune, debout, **dans une juste guerre**, selon son vœu. Dès les pages de **Notre Patrie**, il ne fait aucun doute que son internationalisme n'a pas effacé son attachement à la patrie, surtout à la patrie humiliée et blessée. Lui qui, sous la conduite de Joinville, accompagne saint Louis chez les infidèles, il part, l'arme au poing et l'âme légère, vers son devoir et son destin. Il a entrevu ce trépas, il en est envieux. C'est dans **Eve** qu'il célèbre la gloire des morts héroïques :

**Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles.**

**Couchés dessus le sol, à la face de**

**Dieu.**

**Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu.**

**Parmi tout l'appareil des grandes funérailles** (14)

Le 5 septembre 1914, dans l'après-midi, au nord-ouest de Meaux, il tombe mortellement frappé, à la tête de sa compagnie, face à l'ennemi qui occupe le village de Monthyon. Comme le bon ouvrier qui, son règne achevé, se couche pour ne plus se relever, Péguy a fini de livrer son message. Il ponctue de sa vie la dernière phrase de son oeuvre.

(1) J.-P. Dubois-Dumée, **Péguy, écrivain bergsonien**, dans **La Nef**, livraison de décembre 1946, pp. 75 et suiv.

(2) André Rousseaux, **Le Prophète Péguy**, dans **Les Cahiers du Rhône**, Editions de la Baconnière, Neuchâtel 1942, pp. 31-2.

- (3) Charles Péguy, **Clio**, Gallimard, Paris, p. 52
- (4) **La Nef**, article de Dubois-Dumée, livraison de décembre 1946, p. 82.
- (5) Charles Péguy, **Jeanne d'Arc**, dans les **Cahiers de la Quinzaine**, XI, 6. cité dans Péguy, **Basic Verities**, Pantheon Books Inc., New York 1943, p. 244.
- (6) Charles Péguy, **Victor-Marie, Comte Hugo**, p. 59.
- (7) Ibid. **Cahiers de la quinzaine**, I, 7, pp. 26-7
- (8) Cité dans **La Nef**, livraison de décembre 1946, p. 72.
- (9) Ibid. **Lettre du Provincial**, dans les **Cahiers de la quinzaine**, I, 1.
- (10) Ibid. **Compte rendu**, dans les **Cahiers de la quinzaine**, III, 1.
- (11) Roger Secrétain, **Péguy soldat de la liberté**. Editions Bernard Valiquette, Montréal, 1941.
- (12) Charles Péguy **Les suppliants**, dans les **Cahiers de la quinzaine**, VII, 7.
- (13) Paul Archambault, **Charles Péguy**, chez Bloud & Gay, Paris 1946, pp. 104-5.
- (14) Charles Péguy, **Eve**, dans les **Cahiers de la quinzaine**, XV, 4.

—+O+—

—+O+—



## COMMENT JE VOIS PAUL VALÉRY - II

*Rex Desmarchais*

Valéry s'est distingué par ses considérations ironiques sur la philosophie, l'histoire, le roman. A ses yeux, tout système philosophique, si habile et persuasif qu'il soit en apparence, ne saurait avoir qu'une valeur d'oeuvre d'art. Le système ne mérite attention que dans la mesure où il révèle des qualités littéraires et artistiques. L'argumentation et les preuves qui prétendent persuader l'intelligence et ravir son adhésion ne comptent pas pour lui. Il y voit une simple adresse verbale qui ne correspond à rien de vrai et de réel.

Impitoyable aux philosophes, notre héros ne l'est pas moins aux historiens. Il se moque de leur gravité et de leur prétention à être d'authentiques savants. Il ne veut reconnaître en eux que des artistes déguisés en savants. Dans la masse confuse et immense des documents qui s'offrent à lui, l'historien doit choisir, donc faire oeuvre d'artiste. Il choisit les matériaux qui lui plaisent et lui paraissent les plus favorables à sa construction. Aux yeux de Valéry, l'histoire ne se distingue guère de la légende et du roman. Comme le système de philosophie, elle peut être une oeuvre d'art si elle manifeste des beautés suffisantes de style et de composition.

Le roman le fait sourire. Il conçoit mal qu'on donne une allure sérieuse et même scientifique à de pauvres his-

toires et à de médiocres anecdotes. L'esprit trouve peu de vrai profit à ces futilités prétentieuses.

Les philosophes, les historiens, les romanciers ont assez peu prisé les vues de Valéry sur leurs travaux. Cela se comprend. La plupart ont gardé le silence ou ont souri — et c'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Quelques-uns se sont fâchés. Ils ont eu tort, comme toute personne qui se fâche et se laisse entraîner aux excès de langage. Pour nous, nous regarderons les considérations de Valéry contre la philosophie, l'histoire et le roman comme partie intégrante de son scepticisme; nous ne prendrons pas ses "sorties" à la lettre et nous n'y verrons pas l'expression de vérités absolues. Nous y verrons seulement des points de vue critiques, extrêmement ingénieux et fins, et qu'il y a profit à connaître. La réflexion, fondée sur le scepticisme, renferme toujours une vérité que, par ailleurs, elle exagère et dépasse. Si les considérations de Valéry nous détournaient absolument de la lecture des philosophes, des historiens et des romanciers, ce serait bien malheureux et le maître n'apprécierait pas que nous le suivions avec cette docilité excessive! Le meilleur de son enseignement, c'est de nous apprendre à n'être les aveugles esclaves ni des conventions qui nous gouvernent, ni de nos lectures, ni de nos rapports avec nous-mêmes et avec autrui.

Lorsqu'il vint, tout jeune homme à Paris, Valéry fréquenta assidûment les célèbres **mardis** de Stéphane Mallarmé. L'exemple et les discrètes leçons du maître firent sur le jeune homme une profonde impression. Il le regarda vivre, il l'écouta parler; il réfléchit, comme il le savait faire, sur ce qu'il voyait, qu'il entendait. Les réflexions qu'il se fit alors marquèrent et orientèrent sa vie. Il se peut aussi que ce fut vers ce temps qu'il lut certains ouvrages d'Edgar Allan Poe, en particulier, ce chef-d'oeuvre d'analyse de la création poétique qui s'intitule: "Philosophie de la composition". L'écrivain américain y soutient que le travail conscient et le calcul réfléchi produisent, en poésie, de beaucoup meilleurs résultats que la simple confiance en l'inspiration. Il montre comment, lui, il a voulu et calculé, vers par vers, mot par mot, les strophes de l'immortel **Corbeau**, une des belles réussites de la poésie universelle.

Les leçons de Mallarmé et de Poe se conjuguèrent, se complétaient pour agir sur le jeune Valéry. Et sans doute ces leçons éveillaient-elles en lui ses prédispositions intellectuelles les plus intimes. Déjà, il avait écrit quelques pièces en vers, quelques morceaux de prose assez remarquables.

Alors se produit un fait extraordinaire: Valéry renonce à écrire, se renferme dans le silence. Et ce silence, il le garde, sans le rompre, durant vingt années! Je ne crois pas qu'un tel silence soit fréquent dans les vies d'écrivain.

Pendant ces vingt années, Valéry étudie, médite, exerce, pour soi seul, les pouvoirs de son esprit. Il mesure, selon sa propre expression, "ce que peut un homme". On raconte que, durant cette longue période silencieuse de sa vie, il a beaucoup cultivé les

hautes mathématiques pour lesquelles il avait du goût et des aptitudes. On imagine que, durant ces années, Valéry ressemblait étrangement, par son genre de vie et ses recherches intellectuelles, à son fameux héros, M. Teste.

C'est par hasard, en 1917, sauf erreur et sur les instances de son ami Gide qu'il consent à sortir de ses études méditatives et de son silence. Il permet qu'on publie en une plaquette ses poésies de jeunesse. Il ne refuse pas d'écrire une vingtaine de vers nouveaux qui ouvriront le recueil. Il s'amuse et se prend à ce qu'il considère un simple exercice. Il s'y prend au point d'écrire près de cinq cents vers. C'est ainsi qu'est née **La Jeune Parque**, un de ses poèmes les plus séduisants et les plus célèbres. Valéry est revenu à la littérature et, cette fois, pour de bon. Les poèmes étincelants de **Charmes** vont naître pour notre enchantement et se couronner par l'incomparable **Cimetière Marin**.

A propos de Valéry, poète, je noterai simplement ceci. Il a été un adversaire irréductible, **l'ennemi numéro 1**, dirait-on aujourd'hui, dans une formule à la mode, de l'Inspiration — vous savez l'Inspiration avec un I majuscule, l'Inspiration échevelée que les poètes romantiques attendaient, les yeux au ciel et l'âme en transe. Ils disaient "L'Esprit souffle où il veut". Valéry rectifie avec un sourire sarcastique: "L'Esprit souffle où il peut." Lui, il demandait tout, comme ses modèles Poe et Mallarmé, au labeur conscient, au calcul tendu et volontaire, à l'attention qui multiplie les puissances de l'imagination. Il disait préférer un vers ordinaire, mais fabriqué consciemment, à un vers splendide, mais venu on ne sait comment, donné on ne sait par qui. Il reconnaissait toutefois que le premier



vers est donné et que tout le mérite de poète consiste à en fabriquer un deuxième, un troisième, et ainsi de suite, qui ne soient pas indignes du premier, soufflé au poète par les forces inconnues. Dans un domaine que l'on considère habituellement comme le fief propre de l'inspiration et des forces mystérieuses, le domaine poétique, Valéry aura fait un effort héroïque et désespéré pour instaurer le règne lumineux de l'intelligence, de la conscience. Distinguer **comment** le poème se fait dans le poète et agir sur le cours de cette création, telle fut la grande passion de Valéry. Il a dépensé une constance et une énergie admirables à observer dans son propre esprit les opérations de l'esprit créant l'oeuvre. Cet effort n'est pas banal et, s'il demeure peut-être au-dessus des moyens de l'homme, il est de l'honneur d'un homme de l'avoir osé et soutenu sans défaillance. Le grand homme, c'est celui qui se risque aux choses dites impossibles par les moins grands. Valéry a pensé: "Il est inadmissible que l'intelligence qui est notre seul instrument de compréhension ne comprenne pas son propre travail. Elle doit, du moins, essayer de le comprendre." Et ses plus hauts poèmes, que nous considérons à juste titre comme des joyaux de la poésie, il les regardait, lui, comme de simples exercices (il a prononcé le mot) destinés à lui éclairer un peu les opérations de son esprit et de sa volonté à l'oeuvre.

### CONCLUSION

La séance de pose est terminée et nous nous préparons à quitter l'atelier. Sous vos regards attentifs, à la fois bienveillants et critiques, j'ai essayé de fixer sur le papier une ébauche du portrait de Valéry tel que je le vois. Il me reste à vous remercier de votre courageuse patience et à m'excuser de l'insuffisance évidente de mon esquisse. Je crois que les traits essen-

tiels sont posés. Mais quelle joie ce serait pour moi de parfaire longuement avec vous le portrait, de lui ajouter des détails et des nuances, des clartés et des ombres qui le parachèveraient et rendraient vraiment justice au modèle! Mais, il faudrait alors ajouter à celle-ci plusieurs autres séances. Je n'aurais pas la mauvaise grâce de vous les imposer.

Depuis quelques années et, singulièrement depuis sa mort, les portraits littéraires de Paul Valéry ne cessent de se multiplier. Les esprits les plus distingués et les plus divers lui ont consacré dans les journaux et dans les revues de toutes nuances, d'innombrables articles et études. D'excellents livres, à la fois biographiques et critiques, ont paru et paraissent, s'attachant à faire revivre pour nous le noble héros de l'intellect, à nous exposer, expliquer et commenter son oeuvre en prose et en vers. Véritables portraits, travaillés avec autant de perspicacité que d'amour, par des écrivains artistes qui se nomment Berne-Joffroy, Aimé Lafont, Marcel Raymond. A mon tour, j'ai tenté sous vos yeux et selon mes modestes moyens, de crayonner une esquisse de l'écrivain qui nous est précieux et cher à plusieurs titres.

Je ne voudrais pas terminer sans vous montrer un émouvant petit croquis de Gide. Il a été dessiné le 5 mai 1942 et il se trouve dans le dernier volume de son Journal. C'est là une éclatante et généreuse couronne posée délicatement sur une amitié intellectuelle de cinquante années.

Voici la miniature:

"Je m'en veux de n'avoir pas envoyé à Jenny Valéry (c'est la fille du poète) avant de m'embarquer, une carte interzone, pour lui dire aussitôt ma joie

d'avoir revu Paul, à Marseille, plus va-  
leureux, plus existant, plus charmant  
que jamais. Et jamais je n'ai senti plus  
pleines et plus vives mon amitié et mon  
admiration pour cette personnalité in-  
comparable. Je n'éprouve que de la  
joie à sentir sa supériorité incontestable  
et son rayonnement, que sait tempé-  
rer l'aménité la plus exquise. Je ne  
m'estime que bien peu de chose au-  
près de lui, mais sais à présent ne plus  
en souffrir. Il ne me gêne plus. J'ai  
fait mon oeuvre sur un plan différent  
du sien, que je comprends trop bien et  
admire trop pour ne pas admettre que  
cette oeuvre mienne ne puisse figurer  
dans son système et n'ait pas de valeur  
à ses yeux. Il a raison, et mon amitié  
l'approuve de ne pas me considérer.  
Sa merveilleuse intelligence, sans rien  
d'inhumain toutefois, se doit des ri-  
guez exclusives. Au près de quoi, je  
me parais patauger dans l'à-peu-près.  
Mais le plus admirable, c'est que son  
esprit, sans rien quitter de sa rigueur,  
a su garder toute sa valeur poétique;  
qu'il a su apporter à sa création poéti-  
que cette rigueur même qu'on eût pu

croire néfaste à l'art et qui fait au  
contraire, de l'art de Valéry, une mer-  
veille si accomplie. J'admire la direc-  
tion infaillible et la triomphante con-  
stance de son effort. Nul de nos jours  
n'a mieux ni plus constamment aidé  
au progrès de l'esprit ; nul n'était mieux  
en droit d'écrire :

Je sais où je vais ;  
Laisse-toi conduire,

ni capable de conduire si loin", achève  
André Gide.

Lorsque j'ai appris la mort de  
notre cher Paul Valéry, j'ai cherché  
et relu cette page. Devant ce témoi-  
gnage aussi clairvoyant que généreux  
de la longue amitié de deux maîtres-  
écrivains d'aujourd'hui, mon esprit  
s'exaltait cependant que l'émotion me  
serrait le coeur. Je ne pouvais déta-  
cher mon regard de l'admirable minia-  
ture qui me faisait songer qu'un grand  
écrivain ne meurt pas parce qu'il vit  
dans la pensée et dans le coeur des  
hommes par l'admiration et l'attache-  
ment que son oeuvre inspire.





# GEORGES PELLETIER

*Roger Duhamel*

L'un des meilleurs journalistes du Canada français est disparu aux premiers jours de l'année 1947. Sa fin n'a pas étonné ceux qui étaient au courant de la gravité de son état. Durement frappé à l'automne de 1943, il ne parvint jamais à se remettre entièrement malgré une énergie indéfectible qui lui permit, jusqu'aux dernières semaines de son existence, de suivre le mouvement des idées et des événements et de s'intéresser assidûment à l'oeuvre de sa vie, le **Devoir**.

Le profane ne peut imaginer aisément la somme de travail qu'il a abattu au cours d'une vie tout entière consacrée au rude labeur quotidien. M. Pelletier était l'homme de l'effort lucide et déterminé, de la ténacité calme et réfléchie. Aucune vaine dépense d'énergie, mais de l'opiniâtreté pour parvenir au but qu'il s'était fixé. Il ne croyait pas aux solutions sensationnelles, aux gestes tumultueux. Un sens du ridicule très vif, toujours en éveil, l'empêcha de s'abandonner à des aventures sans lendemain. Il estimait que son idéal national s'accomplirait plus sûrement par le travail patient d'hommes de sa trempe, capables de réflexion, capables aussi d'un pénétrant esprit de synthèse.

Il fut un nationaliste tel que nous le pouvons souhaiter: sans inutile et injuste tracas, sans une tournure d'esprit constamment acrimonieuse et revancharde, sans cette déformation qui aboutit à trouver tout détestable chez l'adversaire. Il préférât au contraire engager le dialogue, discuter honnête-

ment avec des gens qui, sans entretenir les mêmes sentiments que lui, pouvaient l'égaliser en probité. La noblesse naturelle de son caractère lui épargnait tout recours à des moyens mesquins dont il aurait aussitôt rougi, qu'il n'aurait même pas eu la tentation d'utiliser.

Georges Pelletier ne rechercha jamais la grande vedette; il l'eût obtenue facilement. Son tempérament lui interdisait les flonflons de la publicité; l'oeuvre en profondeur, sans cesse reprise et toujours poursuivie, lui agréait davantage. Il jugeait plus fécond un entretien particulier dans un cabinet de travail que des démonstrations spectaculaires. C'est ainsi qu'il coudoya au cours de sa carrière de journaliste beaucoup des grands de ce monde et qu'il apprit beaucoup de choses dont la divulgation eût été précieuse à l'histoire, si le loisir lui eût été accordé de rédiger ses mémoires. Car il possédait ce coup d'oeil rapide qui permet de juger des hommes et de leurs intentions, de sonder les reins et les coeurs. Il avait aussi une remarquable aisance à se débrouiller dans le maquis de nos problèmes constitutionnels et économiques à cet égard, plusieurs de ses études, écrites dans la fébrilité de l'exigeante actualité, demeurent encore de consultation avantageuse.

Il excellait à brosser, en quelques paragraphes serrés et drus, le portrait d'un personnage. Je viens de relire les **Silhouettes d'aujourd'hui** qu'il publiait il y a une vingtaine d'années sous le pseudonyme de Paul Dulac. À distan-

ce, il est intéressant de souligner l'acuité étonnante de sa vision; il a mesuré des hommes qui se sont conformés à ses prévisions. Chaque portrait est ramassé, on y trouve de ces petites phrases aussi acérées que des flèches, et qu'il affectionnait. Ce mince volume, il l'a placé sous le patronage de La Bruyère; c'est une haute ambition, c'est aussi un jugement de valeur.

Toute sa production n'est pas de cette qualité de langue, et tout journaliste le comprendra. Il lui est arrivé le plus souvent d'avoir à rédiger articles et chroniques dans le brouhaha des événements. Il n'empêche que son style possède toujours de la netteté, de la justesse, du mordant. Ses chroniques du temps de guerre, de 1940 à 1943, dont l'on se demande s'il faut admirer davantage l'étendue de l'information ou l'érudition historique, demeurent sans équivalent dans le journalisme canadien. Il y a mis toutes les ressources de son talent; grâce à lui, beaucoup de gens ont évité de sombrer sous les feux croisés des propagandes déchaînées.

Georges Pelletier a aimé passionnément son métier et son journal; il s'y est dépensé sans compter. Cet homme, qui n'eut pas d'enfants, avait transporté à sa famille du **Devoir** sa paternelle et parfois bougonne affection. Car on a beaucoup répété que c'était un homme d'humeur. N'exagérons rien. Il était surtout bon, d'une bonté sans faiblesse.

Je peux en porter témoignage. La différence d'âge et de situation ne m'a pas permis de pénétrer dans son intimité, mais je n'oublierai jamais la gentillesse et la prévenance de l'accueil qu'il m'accorda lors de mon entrée dans sa maison, les attentions multiples qu'il eut à mon égard par la suite.

D'autres que moi pourront apprécier son rôle à l'Université. Je sais toutefois l'intérêt qu'il portait aux différents cours de journalisme qu'il avait lui-même fondés sous l'égide de la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques. Pendant des années, il se rendit régulièrement à l'immeuble de la rue St-Denis enseigner des jeunes gens souvent peu nombreux, alors qu'il eût pu légitimement souhaiter, après sa journée de travail, poursuivre dans la paix du foyer quelques études à son gré. Mais il avait l'abnégation discrète, sans nulle ostentation.

La mort de M. Pelletier est une perte très sensible pour le journalisme canadien-français. Son regard bleu-horizon, d'une admirable limpidité, ne se portera plus sur les événements pour en dégager l'exacte signification. Asselin, Francoeur, Pelletier : en dix ans, les Trois Grands de notre métier ont disparu. Ceux qui les ont approchés, ceux qui ont apprécié l'envergure de leur talent, si différent, garderont longtemps leur mémoire. Et c'est ne pas mourir tout à fait que de continuer de vivre dans la pensée de ceux qui assurent modestement la relève . . .



# Echos & Nouvelles

## • Doctorat en Pharmacie

La Faculté de Pharmacie vient d'accorder un doctorat honorifique à M. le professeur Gabriel Bertrand, pharmacien et biochimiste de réputation internationale. M. Bertrand est professeur titulaire de chimie biologique à la Sorbonne et à l'Institut Pasteur de Paris, membre de l'Académie des sciences et de l'Institut de France. La carrière scientifique de ce savant français a été rendue célèbre pour ses travaux de recherches sur les enzymes, sur la composition chimique des tissus et sur le métabolisme des constituants cellulaires d'origine animale ou végétale.

Voici en quels termes M. le professeur Bertrand a répondu à l'honneur conféré par la Faculté de Pharmacie : . . . "Cette manifestation de mes Collègues canadiens, à laquelle je ne pouvais vraiment pas m'attendre, me touche d'autant plus que je la considère comme un témoignage du désir de rapprochement qu'ils éprouvent à l'égard de mes Collègues français. Nous connaissons bien ici la grande part de progrès apporté à la science par le Canada et je crois pouvoir vous assurer que mes Collègues et moi-même sommes entièrement d'accord pour désirer la plus étroite union entre les savants de nos deux pays." . . .

\* \* \*

## • Engineering Institute of Canada

M. Léo Scharry, ingénieur professionnel, diplômé de Polytechnique ('46) de l'Université de Montréal, a été élu conseiller à l'exécutif de l'Engineering Institute of Canada, section junior.

## • L'Heure de Biologie

Voici un résumé de la conférence du docteur Arthur Gagnon à l'Heure de Biologie, le 30 janvier dernier.

"Progrès récents dans l'étude et l'utilisation des protéines isolées du plasma sanguin".

Au cours de ces dernières années, de nouveaux appareils d'analyse et de nouvelles méthodes de fractionnement des protéines contenues dans le sang ont été mis au point. Ces perfectionnements ont permis une étude plus poussée de ces composés et ont rendu possible l'obtention à l'état pur de substances très précieuses en thérapeutique et en chirurgie.

C'est ainsi que pendant la guerre on a pu se servir de la sérum albumine humaine pour sauver la vie à de nombreux blessés. Cette même substance peut encore servir en temps ordinaire au traitement de certaines maladies. De même le fibrinogène isolé également du sang sert à la fabrication de plastiques utiles en chirurgie.

D'autres protéines sanguines obtenues à l'état pur comme la gamma globuline, les hémagglutinines, la prothrombine sont appelées à jouer un rôle, respectivement dans la prophylaxie et le traitement de certaines maladies infectieuses, dans l'étude et l'établissement des groupes sanguins et dans l'arrêt de certaines hémorragies.

\* \* \*

## • Traité de droit

Me Gérard Trudel, c.r., docteur en droit de l'Université de Montréal, vient

de publier un 4<sup>e</sup> volume du *Traité de droit civil du Québec*.

Suivant la technique des volumes précédents, l'auteur recherche surtout à préciser l'état actuel du droit civil dans la province de Québec, en tenant compte des décisions les plus récentes de nos tribunaux.

Certaines institutions juridiques et quelques conceptions accréditées sont soumises à une revue critique qui amène l'auteur à proposer des théories nouvelles.

\* \* \*

• **Concours de la Maison Casgrain et Charbonneau**

La Maison Casgrain et Charbonneau offre

"un prix de \$ 500.00 à être attribué au meilleur travail — recherche ou amélioration scientifique — se rapportant à la médecine, à la pharmacie, à la dentisterie, à la chimie ou biochimie, ce qui comprend toute découverte médicale ou pharmaceutique, toute amélioration importante de traitement médical ou d'opération chirurgicale, toute découverte scientifique d'ordre médical".

- 1 — Peuvent prendre part au concours : les diplômés de l'Université de Montréal.
- 2 — Les travaux devront être envoyés au Recteur de l'Université, avant le 15 mai 1947.
- 3 — Ces travaux devront être inédits.

\* \* \*

• **Lauréats du prix Ciba**

Docteur J.-A. Beaudouin, pour son travail sur l'hygiène, intitulé "Notre bilan-vie". Docteur Léon Longtin, pour un travail qui a pour titre : "La climatisation de l'air inspiré au cours des

anesthésies générales prolongées, avec circuit fermé et absorption de CO<sup>2</sup>". Docteur Raymond Lecours, dont le travail est intitulé "La mesure des pressions abdominales humaines". Docteur Gérard Hébert, avec un travail sur "Un nouvel appareil d'immobilisation dans la chirurgie réparatoire et reconstructive du nez".

\* \* \*

• **Association des licenciés des H.E.C.**

M. Jean Aubry, secrétaire-trésorier et administrateur de la maison L.N. Messier Ltée, a été élu président de l'Association des licenciés de l'École des Hautes Etudes commerciales. Il succède à M. Roland Philie.

M. Lionel Gauthier, secrétaire de la maison Omer Gauthier Ltée, a été élu 1<sup>er</sup> vice-président ; M. Jacques Masson, de Rimouski, 2<sup>ième</sup> vice-président ; M. Robert Letendre, secrétaire-adjoint de la Chambre de commerce de Montréal, secrétaire ; M. Ivanhoe-B. Richer, c.a., trésorier ; MM. Roland Philie, Rosario Courtois, c.a., Lucien Viau, directeur-adjoint de la Banque d'expansion industrielle et Philippe Hurteau, directeur français des Relations extérieures de la Bell Telephone du Canada, conseillers.

\* \* \*

• **Association des diplômés de Polytechnique**

Noms des officiers élus par acclamation et qui sont entrés en fonctions à l'assemblée annuelle qui a eu lieu samedi le 8 février, dans l'après-midi.

Président : M. J.-N. Langelier, ingénieur en chef de la Commission Métropolitaine ; diplômé de 1910.

1<sup>er</sup> vice-président : M. Charles Tourigny, président et directeur général de la buanderie Home Family et in-



génieur-conseil de Chaleur Bay Power Ltd. ; diplômé de 1924.

Zième vice président : M. Ernest Lavigne, commissaire des Incendies de la province de Québec ; diplômé de 1916. Secrétaire-trésorier : M. Henri Gaudet, secrétaire de la Direction de l'École Polytechnique ; diplômé de 1933.

MM. Huet Massue et Aimé Cousineau ont reçu le doctorat honorifique ès-Sciences appliquées de l'Université de Montréal.

L'École Polytechnique fêtera l'année prochaine le 75e Anniversaire de sa fondation (1873). L'Association organise déjà un programme de fêtes, en vue de célébrer dignement cet important jubilé. Le fait le plus digne de mention actuellement en ce qui regarde l'Association des Diplômés est la création d'un "Fonds du 75e Anniversaire" qui servira à distribuer des bourses et à faire des prêts aux étudiants de Polytechnique. Le "Fonds du 75e Anniversaire" sera administré comme les prêts d'honneur d'autres sociétés qui les ont déjà établis. La campagne de souscription est maintenant lancée, le montant initial devant être de \$ 15,000.00. Il est assez probable que chaque année les souscriptions reçues contribueront efficacement au maintien de l'oeuvre qui est des plus louables et que chacun s'efforcera de soutenir de ses deniers.

\* \* \*

#### • Faculté de Pharmacie

La Faculté de Pharmacie vient de désigner M. Benoit Rousseau, D. Ph., chargé de cours en sérologie théorique et pratique. Cet enseignement nouveau est rattaché à la chaire de pharmacodynamie. Les leçons théoriques sont données à l'Université et les cours pratiques au laboratoire de sérologie du Ministère provincial de la Santé, rue St-Hubert.

M. le professeur Rousseau est sérologiste-adjoint à ce ministère, dont il fait partie depuis 1928, à titre d'assistant du Dr Jules Archambault.

#### • À LA CHAMBRE DE COMMERCE

Me Paul Trépanier, avocat, a été nommé président de la Chambre de Commerce de Lachine.

#### • HÔPITAL STE-JUSTINE

Le docteur C.-H. Trudeau a été élu président du bureau médical de cet hôpital.

#### • NOUVEAUX RECORDERS

Me Roland Paquette, c.r., conseiller juridique de la Régie des alcools, dont l'Hon. Maurice Duplessis, premier ministre de la province, a annoncé la nomination comme recorder de la ville de Montréal.

Me J.-Paul Renaud, de Montréal vient d'être nommé recorder de la Pointe-aux-Trembles, succédant à l'hon. Olier-J. Renaud, conseiller législatif.

#### • CONFÉRENCIER DE LA FACULTÉ DE CHIRURGIE

Le docteur Georges Préfontaine, directeur de l'Institut de biologie de l'Université et membre de la Société royale du Canada, a prononcé, devant les membres de la Société de chirurgie de Montréal, au Cercle Universitaire, une causerie intitulée : "Observations sur le phoque à fourrure de la mer de Béring".

#### • CHEF DU CONTENTIEUX C.L.Q.

Le juge Édouard Archambault, président de la Régie des liqueurs, a annoncé que Me Alcide Dupras, c.r. devient chef du contentieux de cet organisme provincial.

#### • DEUX NOUVEAUX INSTITUTS

L'Université de Montréal est maintenant dotée de deux nouveaux instituts : l'Institut d'Histoire dont le directeur sera le professeur Guy Frégault de la Faculté des Lettres et l'Institut d'Optique dont le directeur fondateur est M. Paul Lippens.

## LA TECHNIQUE ET L'HOMME <sup>(1)</sup>

Soucieux d'accomplir votre travail spécialisé sans perdre de vue sa valeur humaine et sociale, vous attendez de moi un effort de réflexion permettant de la définir avec une suffisante précision. Trois considérations, suggérées par une exacte perspective historique, aideront peut-être à ressaisir ce que nous avons craint un instant de laisser échapper.

Tout d'abord, un fait évident s'impose à notre attention : la quantification a été l'occasion du triomphe de la technique sur l'art. Obligeant à simplifier sans cesse pour que la réalité continue de se plier aux exigences de ses schèmes abstraits, elle nous amena à sacrifier l'individuel, l'original, le qualificatif qui déborde les formules et embrouille les équations. La standardisation prenait le pas sur la création. La machine devenait l'agent principal de la production et l'homme devait se contenter d'être un technicien.

Cela commandait une méthode tout à fait particulière d'aborder l'étude de ce qu'on avait convenu d'appeler le "facteur humain". Au lieu de s'intéresser à l'activité humaine en ce qu'elle a de typique, on cherchait à délimiter les conditions de son uniformité. On n'ambitionnait aucunement de comprendre et d'expliquer le fonctionnement de notre dynamisme intérieur, on était

pleinement satisfait de pouvoir décrire en termes d'opérations de mesure. Cela permettrait de formuler des lois et des prévisions de masse et de tracer avec précision la courbe du rendement. Pendant ce temps, on s'éloignait de plus en plus de l'individu qui, malgré tout, vient à son travail avec des aspirations, des sentiments, des mobiles des conflits ou des ambitions qui lui sont propres. Ces dynamismes sont trop capricieux pour donner prise à la mesure et on ne saurait en prévoir l'aboutissant en s'appuyant sur des lois statistiques.

Mais cette insatisfaction latente ne pouvait tarder à éclater au dehors. Elle a donné naissance à une ère d'instabilité extrême. Mais peut-être valait-il la peine de vivre cette grande expérience si nous en sortons plus instruits de la vraie hiérarchie des valeurs humaines et plus respectueux des privilèges de la personne ! Pourquoi ne pas nous attacher aux raisons d'espérer que dans le monde politique et économique on comprendra bientôt l'idéal entrevu par presque tous les savants d'aujourd'hui : empêcher que la technique ne reste un instrument de lutte et de mort et la transformer en un puissant moyen d'aisance, de civilisation et d'élévation morale ?

(1) Résumé de la causerie du Rév. P. Mailloux, prononcée au banquet annuel des Anciens de Polytechnique.